



HAL
open science

La version sud-américaine de l'auberge espagnole : le tambo

Isabelle Tauzin-Castellanos

► **To cite this version:**

Isabelle Tauzin-Castellanos. La version sud-américaine de l'auberge espagnole : le tambo. Isabelle Tauzin-Castellanos. Histoire des itinéraires et des étapes en Amérique latine XVIe-XXe siècle, Histoire des itinéraires et des étapes en Amérique latine XVIe-XXe siècle, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp.141-152, 2015, Economie et innovation, 9782858924486. hal-01249683

HAL Id: hal-01249683

<https://hal.science/hal-01249683>

Submitted on 2 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La version sud-américaine de l'auberge espagnole : le *tambo*

Isabelle Tauzin-Castellanos*

Julien M***, originaire de la région de Marmande, publia en 1823 un récit intitulé *Voyage dans l'Amérique méridionale*. Ce texte peu connu et précieux sert de fil rouge pour écrire une histoire des lieux d'étape propres à l'espace andin. Je retracerai d'abord à grands traits le voyage de Mellet avant une description de manière plus détaillée des non-lieux, c'est-à-dire de ces lieux de passage qui sont dédiés aux voyageurs et auxquels ils ne prêtent aucune attention, étant tournés vers un but, le lieu d'arrivée.

L'itinéraire de Montevideo à Carthagène par l'intérieur pampéen et la côte Pacifique

Julien Mellet débarque à Maldonado, à l'embouchure du Rio de la Plata en août 1808, sous les ordres d'un émissaire de Napoléon I^{er}, le marquis de Sassenay chargé d'obtenir l'annexion des provinces du Rio de la Plata, au moment où le roi d'Espagne vient d'abdiquer à Bayonne. Les habitants de la Province Orientale s'insurgent et les stratèges français se retrouvent aux arrêts à Montevideo. Mellet s'évade et se rend à Buenos Aires pour obtenir l'aide du vice-roi Liniers. Celui-ci refuse de trahir la couronne espagnole au profit de l'Empire, donne de l'argent au Marmandais qui se consacre dès lors à ses affaires¹, et va déambuler d'une mine à une autre, à travers tout le continent,

* Université Bordeaux Montaigne, Ameriber.

1. « [...] après m'avoir témoigné combien il chérissait sa mère-patrie, quoique gouverneur dans une étrangère, il me fit cadeau de 40 quadruples, qui faisaient monnaie de France 3 200 fr, et à la faveur de ses générosités, j'entrepris un petit commerce » (p. 23).

échangeant les minerais contre des tissus ou d'autres produits. Mellet se rend à Asuncion et Corrientes, revient à Buenos Aires puis part à Córdoba, passe à Tucumán, mentionne Salta et Chuquisaca. La guerre dans le Haut-Pérou le fait se rapprocher de Mendoza en 1812, où il vit une deuxième mésaventure fâcheuse après l'emprisonnement de Montevideo. Attaqué en pleine nuit, il tue l'un de ses agresseurs. En 1814, cet homme au profil d'aventurier franchit les Andes. Après un séjour à Santiago, il se rend à Coquimbo et est déporté à Valparaiso ; libéré, il embarque pour le Pérou. Mellet séjourne d'abord à Lima puis longe la côte nord du pays pour aller à Guayaquil. Du Pacifique, il sillonne les Andes équatoriennes, se rend à Quito, à Cuenca et à Loja, puis remonte la côte de la Nouvelle-Grenade. Il arrive à Cali, puis prétend aller à Bogota, avant de reprendre la direction inverse, par la voie fluviale sur l'Atrato, vers Carthagène. En 1819, Mellet embarque pour la Jamaïque et de là passe à Cuba. Son périple prend fin de manière involontaire ; il est contraint de rentrer en France par une famille de Santiago de Cuba hostile à ses projets matrimoniaux². Finalement, Julien Mellet débarque à Lormont en mars 1820, après douze années passées sur le continent américain.

Le récit qu'il a laissé obéit à plusieurs objets et s'adresse à différents publics, définis dès la page de titre (« ouvrage utile aux marins et à tous les négociants »). Les lecteurs contemporains tentés par le commerce ultra-marin sont informés des marchandises troquées tout au long de ces années contre de l'or, du cuivre ou des perles. Les marins trouveront des renseignements sur la navigation, quoique la précision soit moindre que sous la plume du capitaine Roquefeuil, qui aborde les mêmes ports du Pacifique dans les mêmes années 1816-1818³.

La deuxième édition du récit de voyage publiée à Paris en 1824, complète l'exposé des intentions de l'auteur : il s'agit d'expliquer « la meilleure manière d'y voyager, les stations et posades à s'y ménager [...] les précautions à prendre tant pour se défendre des ruses de ces peuples, que des innombrables reptiles de ces régions ». L'ouvrage s'adresse « particulièrement à tout voyageur négociant ». Les naturalistes et les agriculteurs trouveront sans doute aussi des sujets d'intérêt dans la description des plantes et des produits de la terre. Quant au lecteur simplement curieux, il suivra toutes les péripéties de ces douze années dans l'Amérique méridionale, les tribulations d'un homme qui n'a rien du profil savant et aristocrate de Humboldt et qui vaque à ses affaires d'une ville à l'autre. Le récit de Mellet se rapproche de celui d'un autre

2. Michèle Guicharnaud Tollis signale ce dénouement dans l'article qu'elle présente sur les voyageurs français à Cuba.

3. Cf. Isabelle Tauzin-Castellanos : « Sur les traces du Bordelais dans le Pacifique Sud », dans Joubert-Anghel Valérie et Lise Segas, *Contre-courants, vents et marées La navigation maritime et fluviale en Amérique latine (XVII^e-XIX^e siècles)*, Pessac, PUB, 2013, pp. 195-204.

témoin contemporain, l'Anglais William Bennet Stevenson dont le séjour dans l'Amérique méridionale se prolongea une vingtaine d'années⁴.

Comment sont représentées les haltes de ce périple ? L'art du bivouac est brièvement évoqué avant la traversée de la Pampa. Mais pour les années dans les provinces du Rio de la Plata, Mellet est très discret sur les modalités de ces déplacements. Ce silence peut s'expliquer par l'éloignement dans le temps par rapport au reste du voyage, par l'absence de difficulté ou par l'implication dans des trafics indicibles dans ces années de conflit et de vente d'armes. Les affrontements ont été incessants dans la région du Nord-Ouest argentin dans les années 1810 et les muletiers enrichis en transportant des marchandises par la voie terrestre Buenos Aires-Lima, ont payé un lourd tribut. La distance Lima-Salta, huit cents lieues, était parcourue en deux mois, de jour comme de nuit par des troupeaux de plusieurs centaines de bêtes ; la guerre a entraîné la perte d'une grande partie du cheptel et la mort de plus de deux cents muletiers⁵. Cependant, ce n'est qu'après l'indépendance, que Valparaiso a remplacé Buenos Aires pour l'introduction de marchandises vers la région transandine de Mendoza. La navigation et le franchissement des Andes chiliennes se sont substitués au cheminement dans le Haut-Pérou.

La temporalité devient relative au fur et mesure du voyage de Mellet, peu de dates précises dans tout le récit tandis que le nombre de lieues est scrupuleusement annoté d'un point à un autre, et que les titres des chapitres égrenent les toponymes. La graphie est hésitante, pour transcrire les noms de lieux (Lambayecca pour Lambayeque). Le séjour dans la Pampa dure six années (1808-1814) ; aucune information n'est donnée sur les relais et les campements, les *pulperías* et *ramadas* où s'arrête forcément notre voyageur⁶. Parmi les informateurs plus précis que Mellet, l'ingénieur des mines britannique Francis Bond Head sera l'auteur d'un récit détaillé sur les conditions de déplacement dans la pampa en 1826, où alternent les étapes agréables et les auberges insalubres⁷ à l'instar du cliché de l'auberge espagnole et aussi

4. Il fut traduit en français en 1828 comme *Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud...*

5. Viviana Conti et Gabriela Sica précisent que le muletier était toujours accompagné d'au moins trois hommes (ayudante, tenedor, madrinero) dans la région de Jujuy, « Arrieros andinos de la colonia a la independencia », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*.

6. Margarita Pierini et Diego Jarak explorent ces aspects dans leurs contributions.

7. La version numérisée du récit en espagnol par Cervantesvirtual est accessible sous le titre *Las pampas y los Andes* ; il n'existe pas de traduction française. Bond raconte : « *Llegamos a la posta al oscurecer y ansiosamente averiguamos al grupo salvaje si había fonda en la ciudad. "No hay, señor, no hay". Entonces preguntamos si había camas. "No hay, señor, no hay". "¿Hay café?" "No hay, señor"; exactamente en el mismo tono de voz. Cuando miramos al derredor no encontramos más que paredes peladas y pulgas. Sucedió aquel día que teníamos monturas inglesas, y, por tanto, comenzamos a averiguar de nuevo si había camas. La mujer nos dijo que nos facilitaría la suya, y en pocos momentos trajo un colchón y todo envuelto lo extendió en el suelo; sin embargo, cuando miré la frazada, y, sobre todo, las sábanas, le rogué de la manera*

de la situation en France rapportée par Michèle Perrot dans son *Histoire de chambres* :

La chambre d'hôtel représente un luxe inouï par rapport aux formes antérieures. Obtenir un cantonnement pour son cheval, un lit, voire seulement une place dans un lit bornait les ambitions des marchands ou des pèlerins. Lieu romanesque des rencontres, des séductions et des intrigues, l'auberge était celui de tous les dangers pour la bourse sinon pour la vie⁸.

Mellet, à partir de notes prises sur le vif, se contente d'exposer le matériel indispensable⁹, comment le harnachement permettra de s'installer pour bivouaquer. Les guides sont invisibles, sans nom et sans parole, sauf lorsque l'aventurier se retrouve seul en rase campagne et est attaqué par un trio d'orpailleurs. Le mulétier réparaît après coup et découvre parmi les agresseurs l'un de ses frères, ce qui n'altère pas la confiance du Français.

Un héritage des refuges incas : les tambos

La traversée des Andes est rendue possible par la présence, tout le long des chemins escarpés, de refuges destinés aux courriers et approvisionnés en biscuit, viande séchée, sel et bois (p. 64) ainsi que par des habitats troglodytes : « Ce pays était désert, on est obligé de s'y loger dans des cavernes très commodes, que la nature s'est plu à former entre les rochers, et dont on ferme l'entrée avec de grands cuirs très épais » rapporte Julien Mellet (p. 65). Au Chili, le Français fait du troc ; au moment où il charge dix-huit mules de minerais d'argent, il est arrêté et enchaîné, soupçonné de trafic avec les patriotes de Coquimbo. Il bénéficie de la clémence du gouverneur général Mariano Osorio ; libéré et ruiné, il s'embarque pour le Pérou.

Le plus long chapitre du récit est consacré à l'étape sur la côte péruvienne Trujillo-Lambayeque de quarante lieues qui fait suite à un trajet de vingt lieues de Santa à Trujillo et la traversée d'une rivière les yeux bandés, guidé par un « pilotin », installé sur la croupe de la monture (p. 127). Pour parcourir cette distance, le voyageur préfère ne pas être seul et il accepte la compagnie d'un couple d'Andalous, « chacun sur une belle mule harnachée » ; ce déplacement a lieu en 1816, moment où la couronne espagnole raffermi son autorité sur tout le continent. Mellet dissimule son identité pour des raisons de sécurité et se prétend Flamand de père biscayen. Pour la première fois,

más sería que me diese algo un poco más limpio. "Están limpias", dijo levantando la sábana y señalando un pedacito que parecía más blanco que el resto... » *Las pampas y los Andes* [1826].

8. Michelle Perrot, *Histoire de chambres*, Paris, Le Seuil, p. 218.

9. « Il me fallut donc acheter un *nomille*, une *juerga* ou *escaudero*, un cuir travaillé à dessein, un grand peillon, un *puncho* [...] Après avoir fait ma provision de vivres, je me procurai un cheval et un conducteur », (p. 13).

il emploie alors le quechuisme *tambo* au centre de cette recherche ; il définit le *tambo* comme « une espèce d'auberge sur le chemin » (p. 131). Le patron est appelé *tambaire*, transcription de *tambero*, et propose aux Européens un repas protéiné (œufs, fromage et cochon d'inde) arrosé d'eau-de-vie, sans comparaison avec l'alimentation des habitants de la région : « Ces pauvres gens [...] se nourrissaient misérablement ; ils ne mangeaient que du poisson et du maïs bouilli qui leur tient lieu de pain, et ne boivent que de la chicha. Malgré la frugalité de cette nourriture, ils se portent très bien et sont fort robustes » (p. 131). Le prix du repas est si bas que l'aristocrate espagnol laisse un pourboire disproportionné à l'aubergiste « pour acheter des épingles à sa femme », selon l'expression en usage qui renvoie à une gratification en argent ou sous la forme d'un bijou.

La première occurrence de *tambo* dans le récit est significative de la destruction du réseau routier hérité de l'empire inca. La linguiste Martha Hildebrandt a établi dans son dictionnaire de péruvianismes¹⁰ l'histoire du mot depuis le *tanpu* destiné à accueillir l'Inca et sa suite ou ses messagers tout le long des routes, sur le *Capac ñan* dans la cordillère (de Quito à Mendoza) et sur le littoral (de Tumbes à Santiago), tantôt spacieux et pourvu de tout pour un grand nombre d'hommes, tantôt réduit pour abriter deux courriers répartis tout le long du chemin, à une journée de course à pied les uns des autres. Luis Miguel Glave¹¹ a étudié de manière très précise la législation du XVI^e siècle visant à contrôler le transport de marchandises, les *trajines* et à s'opposer à l'emploi des Indiens comme bêtes de somme (« *lasargas* »), état dans lequel ils étaient réduits par les *encomenderos*. Le gouverneur Vaca de Castro édicta ainsi les *ordenanzas de tambos* en 1543 pour repeupler les *tambos* désertés du *Capac ñan*, le réseau des routes incas, les approvisionner de manière à limiter les marches forcées sur un parcours de plusieurs centaines de lieues. En 1549, le président de l'audience Pedro de la Gasca ordonna l'établissement de *ventas* : « *que en los caminos reales se hagan y pueblen algunas ventas para que en ellas haya alojamiento y proveimiento de los que por el pasaren por sus dineros.* » Empêcher l'esclavage de fait, la corvée de *la mita* comme *trajinero*, le pillage de la nourriture, introduire l'économie marchande, tels sont les buts de ces décisions. Mais leur application est contraire à l'intérêt des *encomenderos* qui réinterprètent la législation pour recevoir eux-mêmes le paiement des produits dans les *ventas* et récupérer le salaire des porteurs qu'ils mettent à disposition. En 1565, le gouverneur Lope García de Castro fixe en vain des Instructions pour les corregidores, contre le servage et l'approvisionnement gratuit. Enfin, le vice-roi Toledo prescrit l'établissement de *ventas y mesones*, pour changer la réalité locale, en finir avec les *tambos* caractérisés par la traite humaine des hommes et des femmes ; les Indiens deviendront des salariés et

10. Hildebrandt, Marta, *Peruanismos*, Lima, p. 405-407.

11. Luis Miguel Glave, *Trajinantes. Caminos indígenas en la sociedad colonial siglos XVII/XVII*, Lima, Instituto de Apoyo Agrario, 1989.

au lieu de porter les fardeaux, ils guideront le troupeau ; la nourriture sera en vente, à l'auberge ou *venta* et le coucher payé dans le *mesón*. Cette ordonnance n'est pas suivie d'effet au plan économique ni social, ni lexicographique. Dans toute la région centrale des Andes, le mot *tambo* est resté enraciné et le travail gratuit a perduré ainsi que la prostitution forcée, comme l'a dénoncé Huaman Poma de Ayala qui réclamait un autre mode d'administration de l'État. En 1680, la *Recopilación de Leyes de Indias*¹² rassemble les nombreuses mesures prises pour améliorer les déplacements :

que en las posadas, mesones y ventas se den a los caminantes bastimentos y recaudo necesario, pagándoles por su justo precio (Libro III, tit. XVIII, ley I).

que no se impida la libertad de caminar cada uno por donde quisiere (L. IV, tit. II, ley XVIII).

que los gobernadores, corregidores y alcaldes mayores visiten los mesones y tambos y provean que los haya en los pueblos de indios y que se les pague el hospedaje (L. V, tit. II, ley XVIII).

*que donde hubiese mesón o venta nadie vaya a pasar a casa de indio o macegual*¹³ (L. VI, tit. III, ley XXV).

En 1803, les *Ordonnances générales* rappelleront sans plus d'efficacité que les intendants doivent veiller au bon état des chemins¹⁴. Selon la formule devenue proverbiale, « *la ley se acata pero no se cumple* ».

Les lamas ont été remplacés par les mules plus résistantes, le métier de muletier est apparu remplaçant le *chacaneador* qui guide les lamas¹⁵. Des métiers ont pris la place des Indiens porteurs et des contrats devant notaire sont établis et archivés pour le transport de marchandises précieuses par des troupeaux de dizaines de mules¹⁶. Parmi d'autres témoignages sur cette réalité

12. María Luisa Pérez González, « Los caminos reales de América en la legislación y la historia », *Anuario de Estudios Americanos*, 2001, p. 57.

13. Macegual : journalier occupé au transport de marchandises.

14. « *cuidarán los intendentes [...] se compongan los caminos, poniendo señales que guíen a los pasajeros, y casas que les sirvan de abrigo* ».

15. Alonso Alegría González explique que le mot ne figure pas dans le dictionnaire Covarrubias, mais apparaît dans le dictionnaire de García de Llanos de 1609 : « *chacanear: Dícese de chacnani, que quiere decir cargar y trajinar como lo hacen los arrieros. Y, así, aunque generalmente se entiende chacanear en cualquier género de trajín o acarrees en Potosí, se toma entre la gente del Cerro por lo más principal, que es el trajinar el metal de las minas a los ingenios, lo cual se hace en carneros que para el efecto tienen los tratantes de esto o carnereros [...] Los indios que sirven de arrieros se dicen chacanas o chacaneadores y el trajín chacaneado* », Alegría González Alonso, « Si no lo cultivas, sácalo de la mina », *Asclepio*-Vol. LV-2-2003, p. 60.

16. Luis Miguel Glave explique : « *Todavía a fines del siglo XVII los trajines seguían vigentes [...] Fueron una estructura paralela a la de Tambos ; ahí se derivaron más efectivos indígenas, pero cada vez menos mediados por presiones coloniales, en un mercado más mestizo [...] Caminos y puentes indígenas, trabajo gratuito, "dones" andinos en la circulación, mita de tambos, servidumbre y dominación colonial, condiciones de la circulación de un mercado subyugado* » (p. 176).

andine des *tambos*, relais des voyageurs, *El Lazarillo de ciegos caminantes desde Buenos Aires hasta Lima* (1773) est un texte précieux paru sous le pseudonyme de Concolorcorvo, aujourd'hui identifié comme l'inspecteur général des postes Alonso Carrio de la Vandera. Carrio de la Vandera décrivait les *tambos* ou *casas de postas* proches de Potosí comme le lieu-dit Tambo Nuevo (2^{ème} partie, chapitre 12) :

Tiene dos piezas para los pasajeros capaces de hospedar cómodamente veinte personas, con corrales para bestias, cocina y una pulpería surtida de las cosas que más necesita la gente común, y que muchas veces sirven a los hombres decentes y de providencia.

Près d'Oruro au contraire, « *los tambos están sin puertas. Las mulas flacas* » (2, c. 13) ; les voyageurs ont la fâcheuse habitude de marquer leur présence sur les murs par des graffitis, ce que devraient empêcher les Indiens serviteurs dans ces mêmes *tambos*.

L'Anglais William Bennett Stevenson, après avoir passé vingt années dans les Andes, d'Araucanie en Colombie, évoque l'absence d'infrastructures et la solution pour pallier cette faille : « Il est presque toujours nécessaire de porter un lit avec soi, attendu qu'on ne trouve ni sur les routes, ni mêmes dans les villes, aucune auberge ni maison où les voyageurs puissent s'abriter » (t. II, p. 72). Il détaille le matériel du parfait campeur (les ustensiles de cuisine, les épices, les couverts etc). La solution consiste donc à solliciter l'hospitalité et éviter « à un voyageur européen des obstacles presque insurmontables » (t. II, p. 123) Les étrangers sont bien reçus, explique-t-il ; dans neuf cas sur dix ils n'ont rien à payer et se voient remettre des lettres de recommandation pour l'étape suivante (*ibid*).

Sur le littoral péruvien, entre Trujillo et Lambayeque, Julien Mellet, en compagnie d'un couple espagnol, fait d'abord halte dans « un petit hameau », non-lieu ou lieu sans nom et non « lieu-dit » ; lors d'un deuxième passage, la nomination des étapes sera plus précise sous sa plume. La richesse de San Pedro de Lloc sera décrite, mais c'est le propre des lieux de passage d'être entrevu, et représenté de manière appauvrie, dans l'élan vers un autre but. Le trio d'Européens est logé chez un habitant, un « quarteron », obligé ou honoré d'accueillir ces visiteurs impromptus chez lui du fait de sa relative aisance (« nous fûmes descendus à la maison qui avait le plus d'apparence », p. 132). Le couchage se fait avec « les lits portatifs » et le dîner est arrosé de vin que se procure l'hôte pour répondre à la demande (« Nous lui demandâmes encore s'il n'avait point de vin [...] notre hôte ayant sellé son cheval, partit comme un éclair », p. 133).

Le chemin côtier construit avant l'arrivée des Espagnols a été ensablé et détruit sous l'effet des intempéries, des montures inadaptées et de l'absence d'entretien. La deuxième étape entre Trujillo et Lambayeque est nommée : Lagunas de San Pedro, après une vingtaine de lieues exténuantes du fait de la chaleur et de l'absence de tracé. C'est l'épisode central de l'itinéraire sur la

côte péruvienne. Si les distances sont incertaines sous la plume du Français¹⁷, la toponymie est confirmée lors du second passage à Lagunas, décrit comme un très modeste port de pêcheurs (p. 154). Les voyageurs interrogent un habitant pour se loger ; la meilleure maison de Lagunas est celle du curé hostile à l'idée de les accueillir. L'habitation proposée est plus fruste que de coutume : « une chambre pleine de feuilles de maïs et de bananes » (p. 138), après un repas sur une table de fortune faite de « quatre petits bancs de baleine » et « la couverture d'un vieux coffre » (p. 136) ; quant aux couverts fournis par la cuisinière, il faut se contenter de « trois cuillers en bois et une *pilche*, espèce de petite callebasse où l'on boit de la *chicha* » (*ibid.*). Cette rusticité ulcère les Européens persuadés d'être victimes de l'avarice du prêtre qui a à son service trois esclaves noirs et paraît faire régner la terreur sur la population indienne. Tout au long du récit de voyage, Julien Mellet exprime un discours compatissant à l'égard des populations soumises, Indiens et Noirs, et critique les ordres religieux, notamment à Trujillo, la grande ville la plus proche. Le regard qu'il projette est celui d'un voyageur expérimenté par dix années d'itinérance, et donc capable d'apprécier les situations locales. Cependant, dans cette étape, la compagnie du couple espagnol modifie sa perception et ses exigences. Les visiteurs en position de force, en pleine nuit, refusent le souper de bananes cuites et de maïs qu'ils estiment indigne de la somme payée ; face au prêtre qui dit se contenter d'un repas par jour, ils exigent d'être mieux nourris et font ouvrir de force à une heure du matin la porte d'une *pulperia*. Cette situation de violence est inédite dans le voyage.

Comment l'expliquer ? Le curé de Lagunas fait montre d'une grande curiosité à l'égard des visiteurs. Il les soumet à un long interrogatoire avant de les laisser entrer. Des propos vifs sont échangés avec les Espagnols dont le comportement est contraire à la bienséance. C'est l'explication que fournit la gouvernante du curé : « si son maître nous avait mal reçus, c'est parce que l'Andalou[s] lui avait parlé grossièrement, et avait manqué au respect dû à son haut caractère de prêtre, qu'il était allé coucher dehors pour éviter des discussions » (p. 139). Le lendemain, un procès-verbal est dressé par l'*alcade* qui survient lors d'un nouvel échange violent entre le curé et les étrangers, stigmatisés comme juifs et voleurs. Mellet est armé de pistolets et tient en respect les habitants qui se calment sous la pluie des pièces des étrangers.

Où se trouve la vérité de cette aventure ? Elle n'est pas enregistrée dans les Archives nationales ; les poursuites judiciaires ont peut-être été abandonnées à moins que les traces d'une instruction conservées à Lambayeque puissent encore être retrouvées¹⁸. Les trois cavaliers reprennent la route après l'étape tumultueuse de Lagunas. Ils s'arrêtent à un *tambo* distant encore de

17. Mellet mentionne tantôt que Lagunas se trouve à quatre lieues de Lambayeque, puis à quatorze lieues (p. 134, 142)

18. J'ai réalisé une visite aux Archives régionales de Lambayeque en décembre 2013 qui a été infructueuse.

cinq lieues de Lambayeque où ils sont nourris à leur convenance, rassasiés par le *tambaire*¹⁹ mais ensuite arrêtés par la *Santa Hermandad* qui les transfère de Lambayeque à Trujillo, où ils sont libérés sur intervention de l'évêque de Trujillo parent de l'Andalou dénommé José María Angol (p. 146).

William Bennet Stevenson est passé par le même village de Las Lagunas, en 1811, cinq années avant Julien Mellet et a rapporté la présence de « quelques huttes affectées en partie aux voyageurs, et en partie à la résidence de familles de pêcheurs » (t. II, p. 233) ; l'Anglais poursuit ensuite cette route harassante jusqu'à la ville de Sechura et rapporte son expérience : « Je me rendis à la maison de l'*alcade* où je me tendis aussitôt par terre, et m'endormis d'un profond sommeil, étant extrêmement fatigué d'un voyage de plus de quarante lieues dans le pays le plus affreux que j'eusse jamais vu » (t. II, p. 246).

Ainsi, la hutte ou *rancho* de Lagunas, que Mellet et ses compagnons ont jugé déshonorante, est l'habitat prévu à leur intention, comme l'a observé aussi dans les Andes centrales, près de Huaraz, W.B. Stevenson²⁰. La défiance à l'égard des Européens, au-delà du cliché de l'avarice du prêtre, est justifiée par le contexte politique des luttes d'indépendance, la répression exacerbée, les saisies de bien prévisibles dans un contexte d'affrontement. Mellet est tantôt favorable aux « indépendants » tantôt à l'ordre colonial, comme Stevenson qui passe au service des patriotes comme secrétaire de Cochrane dans les années 1820, et comme Gabriel Lafond de Lurcy, autre témoin de l'époque.

La question de l'hébergement n'est plus abordée ensuite par le Français, de même qu'elle avait été laissée de côté à Lima. Cette absence d'information s'explique sans doute par l'absence de difficulté à se loger sur place. Pour compléter cette approche sur les gîtes et auberges, nous avons les statistiques postérieures du polygraphe Manuel Atanasio Fuentes, et les témoignages d'une multitude de voyageurs et migrants.

À Lima, en 1860, Manuel Atanasio Fuentes²¹ dénombre 42 *tambos*, pour les muletiers et les négociants indiens, 12 *posadas* qui louent des chambres au mois (12-25 pesos) et ne proposent pas des repas, et 8 hôtels, dont les tenanciers ont presque tous des patronymes français (Courrejolle et Lopez, Maury, Marchand et Maroux, Grelland, Courtheaux, Gil). De son séjour à Lima, Mellet ne note rien quant à ses conditions d'hébergement. D'autres sujets méritent plus son attention, comme le cliché de l'habillement féminin.

19. « [...] il nous apporta du biscuit, du fromage, de l'eau de vie et de la chicha [...] en attendant qu'il nous eût fait cuire deux cochons d'Inde et quelques œufs » (p. 142).

20. « Nous quittâmes Occos, non sans que le curé nous eut vivement pressés de venir le revoir, si nous repassions jamais par le village, mais cette incitation était presque entièrement superflue parce qu'il y avait à peine une hutte, *rancho*, qui eût pu me contenir avec mes *almafres* » (t. II, p. 75).

21. *Guía histórico-descriptiva... de Lima*, Lima, Librería central, 1861, p. 230.

Vers la Nouvelle Grenade et des « tambos de bénédiction »

Après plusieurs semaines passées à Guayaquil et Quito, où il se trouve au moment de la célébration de la Fête-Dieu, puis à Cuenca, Mellet projette sur la réalité qu'il a découverte une écriture polémique, réponse à d'autres voyageurs qu'il a lus mais s'abstient de nommer ; il explique qu'il écrit « pour détruire l'idée de barbarie qu'on a pu se faire au sujet de ce peuple » (p. 213) et il relève l'hospitalité des Indiens de la région forestière de Loja, auprès desquels il colporte des produits artisanaux en échange de sucre²² (p. 213) ; le visiteur est accueilli de la manière la plus cordiale :

Le chef de famille s'approche de l'étranger et lui demande le sujet de son voyage et le motif qui l'amène chez lui. Le voyageur, répond-il en langue du pays ou par signe, qu'il est harassé de fatigue, les femmes lavent ses jambes et ses pieds avec une eau bienfaisante ; la faim et la soif ont-elles affaibli ses forces, toutes les provisions de l'humble cabane lui sont offertes [...] tout est à sa disposition ; enfin, désire-t-il passer la nuit sous le toit hospitalier, le Moussacat fait suspendre le hamac blanc fait de l'écorce déliée d'un arbre et bien plus frais que le coton... (p. 212-213).

Mellet retourne ensuite à Guayaquil et de là se rend dans le Choco « province du nouveau monde et la plus riche de toutes pour ses mines en poudre d'or » (p. 214). En Nouvelle-Grenade, pour faire le trajet de Las Juntas à Naranjo, entre montagne et jungle, pour la première fois, le recours à l'usage de porteurs noirs et mûlatres « chargés comme des mulets » à un coût très élevé pour le voyageur, est la seule solution pour franchir les six lieues les plus difficiles. Mellet est sensible à « la peine que ces gens-là prennent dans ces voyages [et qui] les abîme énormément ». Humboldt quelques années plus tôt a évoqué lui aussi les *carqueros* ou *silleteros*²³ et le Suédois Gosselman effectua un parcours semblable dix ans après Mellet, laissant lui aussi un témoignage très précis sur ces étapes²⁴. Trois années se sont écoulées depuis l'étape péruvienne de Lambayeque ; les nouvelles politiques, les quelques grands noms que l'histoire retiendra de ces années de guerre civile pour l'indépendance (Santander, Nariño...) sont absents de tout le récit de voyage. Ce sont les détails de la vie quotidienne et personnelle, comme la délivrance d'un passeport à Las Juntas le 2 novembre 1819 qui marquent la mesure du temps²⁵.

22. Chantal Caillavet, *Etnias del norte*, Lima, 2000, IFEA, p. 225-234.

23. Cf VV AA, *Caminos reales de Colombia*,

<http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/caminos/arrier12b.htm#Saman%C3%A1>

24. Gosselman, Carl August, « Viaje por Colombia 1825 y 1826 », numérisé dans la Bibliothèque Luis Ángel Arango.

25. Mellet indique en annexe que son texte est complété par des documents manuscrits « pour la garantie et l'authenticité du voyage ». Il mentionne ainsi des courriers officiels de 1815, des passeports émis à Quito le 13 janvier 1817, à Guayaquil (14 août 1818), Carthagène (11 août 1819) et Santiago de Cuba (3 février 1820).

Pour arriver à Santa Fe en 1819, il faut faire une marche de dix jours depuis Cartago, en se reposant dans des cabanes que le Français décrit avec minutie :

Placées à la distance l'une de l'autre d'une journée de marche [...] construites pour quelques voyageurs et [entretenues] soigneusement pour qu'elles servent successivement à d'autres [...] ces cabanes consistent en quatre morceaux de bois, assez épais et assez longs, plantés avec symétrie à la hauteur de cinq à six pieds, sur lesquels on en met d'autres en travers ; les branches et la quantité de feuilles d'une grandeur extraordinaire dont on les couvre, forment seules la paillasse du lit [...] La toiture est assortie au reste du bâtiment (p. 240).

Le mot *tambo* sera employé à nouveau sous la plume de Mellet, en route vers les mines d'or de Calima dans la vallée du Cauca, un trajet qui durent des semaines et qui rassemblent plusieurs voyageurs en convoi. Ils font halte alors non plus dans des cabanes bien entretenues mais dans des abris de fortune assaillis par les moustiques et les reptiles et baptisés sans doute par ironie « tambo de bénédiction » (« il est impossible d'y reposer tranquillement et en sûreté », p. 246).

La dernière étape vers Carthagène, après les mines de Novita et de Zitara, requiert plusieurs semaines de navigation sur l'Atrato, sous la menace d'Indiens réputés cannibales (p. 262). Arrivé à Carthagène, Mellet échange des tissus contre des perles. L'engagement patriote des Français et la reprise de la ville par l'armée espagnole de Morillo en 1816 ne sont pas favorables aux affaires. Mellet quitte la Terre Ferme annoncée dans le titre et finalement peu visitée, pour rejoindre la Jamaïque puis Cuba. La fin du récit n'accorde aucune attention aux lieux de halte. Le projet d'installation à Cuba échoue et c'est sans gloire que l'Américain du Lot-et-Garonne débarque à Bordeaux en 1820. La question de ce qu'il est devenu, après la réédition de son voyage, est encore sans réponse.

Quant au mot de *tambo*, il connaît ces dernières années une réhabilitation aussi bien au Pérou qu'en Colombie. Les gouvernements l'ont repris pour désigner des maisons communales ou des villages rassemblant les services publics de santé et d'assistance à destination des populations indiennes isolées. Les *tambos* deviennent les symboles de politiques d'inclusion sociale à l'égard des populations qui ont été abandonnées dans les conflits des dernières décennies.

Bibliographie

Récits de voyage (éditions numérisées)

- Bond Head, Francis, 1986 [1826], *Las pampas y los Andes*, Buenos Aires, Hyspamérica.
 Fuentes, Manuel Atanasio, 1861, *Guía histórico-descriptiva de Lima*, Lima, Imprenta central.

- Lafond de Lurcy, Gabriel, 1843, *Voyages autour du monde et naufrages célèbres*, Paris, Pourrat.
 Mellet, Julien, 1823, *Voyage dans l'Amérique méridionale à l'intérieur de la Côte Ferme, et aux îles de Cuba et de la Jamaïque, depuis 1808 jusqu'en 1819*, Agen, Noubel.
 Roquefeuil, Camille, 1843, *Voyage autour du monde*, Paris, imprimerie de Béthune.
 Stevenson, William Bennet, 1826, *Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud*, Paris, Killian.

Sources secondaires

- Alegria González, Alonso, 2003, « Si no lo cultivas, sácalo de la mina », *Asclepio*, vol. 55-2, Madrid, CSIC, 43-66, <http://asclepio.revistas.csic.es/index.php/asclepio/issue/view/13>
- Caillavet, Chantal, 2000, *Etnias del norte*, Lima, IFEA.
- Conti, Viviana et Sica, Gabriela, « Arrieros andinos de la colonia a la independencia », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, <http://nuevomundo.revues.org/60560>
- Glave, Luis Miguel, 1989, *Trajinantes. Caminos indígenas en la sociedad colonial siglos XVI/ XVII*, Lima, Instituto de Apoyo Agrario.
- Gosselman, Carl August, « Viaje por Colombia 1825 y 1826 », (numérisation de la Bibliothèque Luis Ángel Arango, Bogota, Banco de la República), <http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/viajes/indice.htm>
- Hildebrandt, Marta, 1994, *Peruanismos*, Lima, Biblioteca Nacional del Perú.
- Michelle, Perrot, 2009, *Histoire de chambres*, Paris, Le Seuil.
- Pérez González, 2001, María Luisa, « Los caminos reales de América en la legislación y la historia », *Anuario de Estudios Americanos*, <http://estudiosamericanos.revistas.csic.es/index.php/estudiosamericanos/article/viewArticle/227>
- Tauzin-Castellanos, Isabelle, 2013, « Sur les traces du Bordelais dans le Pacifique Sud », dans Joubert-Anghel, Valérie et Segas, Lise, *Contre-courants, vents et marées La navigation maritime et fluviale en Amérique latine (XVII^e-XIX^e siècles)*, Pessac, PUB, pp. 195-204.
- Tauzin-Castellanos, Isabelle, « De l'Aquitaine à l'Amérique au temps des Indépendances. Représentation de Lima dans l'itinéraire de Julien Mellet », *Hispanismes*, n° 3, *Hommage à Geneviève Champeau*, pp. 136-150, <http://www.hispanistes.org/publications/279-revue-hispanismes.html>
- VV AA, *Caminos reales de Colombia*, <http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/caminos/arrier12b.htm#Saman%C3%A1>